Ami du Clergé du 29 octobre 1953

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Epitres. — LII. 22e Dimanche après la Pentecôte : Pour ou contre la Croix, 345. — LIII. **Fête de la Toussaint :** Fête de l'Eglise universelle, 347.
Commémoraison des Défunts (2 novembre). — « De profundis », 348.
Causeries de pédagogie catéchistique. — XXII. Intelligence et occupations manuelles (suite), 350. — XXIII. Le dessin, 351.
En lisant. — Héroïsme des Missions d'Extrême-Orient, 352.

PLANS D'HOMELIES SUR LES EPITRES

LII

22e Dimanche après la Pentecôte

POUR OU CONTRE LA CROIX

S. Paul s'adresse encore aux Philippiens. Dans ce petit troupeau si fidèle, il y a quelques taches : querelles féminines, scandales de ceux qui « font un Dieu de leur ventre » bref, chrétiens infidèles à leur vocation et qui « se conduisent en ennemis de la croix de Jésus ».

Que de fois il est revenu sur la nécessité de porter sa croix avec le Christ ! (cf. : 3e, 4e, 14e Dimanche après la Pentecôte). Avec l'Apôtre, revenons donc sur ce sujet capital. Devant la croix, on ne peut rester neutre. Amis ou ennemis. Pour nous aider à faire notre choix, considérons du regard de la Foi : la croix de Jésus, — notre croix, — qui attend notre choix.

I. — *La croix de Jésus*

Ne croyons pas que la souffrance de la croix n'a éprouvé Jésus qu'au temps de sa Passion. « Toute la vie du Christ fut croix et martyre » (Imitation, II, 13). Comment se peut-il ? C'est le mystère profond de l'âme de Jésus. Son union personnelle avec le Verbe l'écartelait, en quelque sorte, entre les délices de la vision béatifique et les affres d'une incessante agonie. On peut affirmer que, dès sa création, cette âme unie au Verbe savoura la croix.

« La plénitude de grâce propre à Jésus comme chef et rédempteur du Corps mystique causait en son âme une **inclination à la croix.** Cette inclination avait un tel poids qu'elle tenait en échec le poids de la gloire, même dans les rares moments où elle envahissait, comme au Thabor, la partie inférieure de son être jusqu'à se répandre sur ses vêtements »[1]. Même dans l'extase de sa Transfiguration, Jésus ne peut perdre de vue la Passion où l'entraîne son amour de son Père offensé et des pécheurs. De quoi s'entretient-il avec Moïse et Elie ? Du « trépas qu'il devait subir à Jérusalem » (Luc, IX, 31).

A trois reprises, dans la deuxième année de sa vie publique, il annonce aux siens « qu'il va être mis à mort par les anciens » (Marc, VIII, 31 ; IX, 31 ; XVI, 32).

[1] L. Chardon, O. P., *La Croix de Jésus* (1647).

Si, au début de ses courses apostoliques, il est plus discret sur l'avenir qui l'attend, ce n'est pas qu'il n'y pense pas, mais c'est que ses apôtres ne sont pas préparés à la cruelle et décevante annonce de la Passion. S. Luc nous a conservé un cri du Maître qui est comme un sondage dans les profondeurs de son âme, comme si, à certains moments, l'obsession de la croix rompait les digues de sa discrétion : « Je suis venu, dit-il, jeter un feu sur la terre (c'est le feu d'un amour qui l'entraîne au Calvaire et qui doit incendier le monde). Combien je désire qu'il soit déjà allumé ! » Mais à quel prix ? « Je dois recevoir, poursuit-il, un baptême — entendez être plongé dans un océan de souffrances — et combien je suis angoissé jusqu'à ce qu'il soit accompli ! » « N'est-il pas touchant, remarque le P. Lagrange, de penser que la vie de Jésus a été **un Gethsémani perpétuel** » ?

Voilà la place que tient la croix dans l'âme et dans la vie du Sauveur Jésus. Plus il approche de la fatale échéance, plus cette angoisse affreuse le torture, si étrangement liée à la conscience qu'il a de son union à son Père. S. Jean l'a bien mis en lumière : « **Sachant qu'il vient de Dieu,** il se met à laver les pieds des disciples », c.-à-d. à remplir l'office de l'esclave, « obéissant jusqu'à la mort ». Et, quand il quitte le Cénacle pour aller se livrer aux affres de l'agonie, sous les ombrages funèbres de Gethsémani : « Père, le monde ne vous connaît pas, mais je vous connais... », et voilà pourquoi il cède enfin à cette pression de la grâce qui le consacre en qualité de victime. Car « son heure est venue... » (Jo., XIII, 3 ; XVII, 25 ; XVIII, 1).

Ainsi, du fait même que le Verbe s'incarne il est envoyé à la mort. C'est sa mission, c'est sa raison d'être. C'est là la grâce qui, du chef, doit se répandre dans tout le corps, c.-à-d. en nous tous. « Le Corps mystique du Christ, conclut le P. Chardon, serait un désordre monstrueux s'il régnait dans les membres un autre esprit que dans la tête ». Cet esprit, cette disposition, cette grâce, n'est-ce pas cette « charité qui nous presse » ? (II Cor., V, 14). De quelle pression irrésistible : celle de la pensée « que, si un seul est mort pour tous,... c'est afin que les vivants ne vivent plus pour eux-mêmes mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux » (II Cor., V, 15). D'où S. Paul tire ce principe : « Ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus (participer à son esprit, céder à la pression de sa grâce qui leur est communiquée), connaîtront la persécution », non seulement cette persécution extérieure qui, depuis le temps des apôtres jusqu'à nos jours, immole tant de disciples du Christ, mais ces persécutions intérieures de tant d'âmes généreuses qui poursuivent impitoyablement tout ce qui subsiste encore en elles du « vieil homme ». Nous savons comment S. Paul se fit dure guerre pour « compléter » ce qui manque à la passion du Maître bien-aimé.

II. — *Notre croix. — Notre choix*

1. — Voilà la lumière dans laquelle nous devons considérer nos souffrances. Les couronnes de roses ne conviennent guère aux disciples d'un Maître couronné d'épines. Ils sont admis dans la « maison du charpentier de Nazareth », pourquoi ? **Pour y charpenter leur croix.** On n'a pas le choix. La croix est notre lot. Partout elle nous attend. Elle est inévitable. « Vous ne pouvez la fuir, dit l'Imitation, puisque partout où vous irez, vous vous porterez vous-mêmes, vous vous

trouverez vous-mêmes. Allez en haut, allez en bas, sortez de vous-mêmes, rentrez en vous, vous trouverez toujours la croix » (II, 12).

Croix, les misères de notre corps ; ses accrocs de santé, ses résistances à l'effort, sa soif de plaisir. **Croix,** notre sensibilité si vive, si chatouilleuse, avec d'incroyables susceptibilités et de folles prétentions. **Croix,** le mystère de notre destinée, impénétrable à notre intelligence, et le scandale permanent de la souffrance qui nous entoure et nous pénètre. **Croix,** la contradiction intime déchirant une volonté qui « ne fait pas le bien qu'elle aime et qui fait le mal qu'elle déteste ». **Croix,** nos proches, nos amis, nos semblables, les heurts irritants ou douloureux que nous ménage la vie en société, avec les froissements, les compétitions, les oublis, les trahisons. « L'enfer, ce sont les autres! »... **Croix,** — combien lourde en ces temps troublés — de l'insécurité des travailleurs, de la peur d'une guerre toujours menaçante.

2. — **Option : Pour ou contre la croix.**

« Beaucoup, dit l'Imitation, désirent le Royaume de Jésus, mais peu consentent à porter leur croix. Plusieurs suivent Jésus jusqu'à la fraction du Pain mais peu jusqu'à boire le calice de sa Passion ». Pourtant, on ne peut pas rester neutre : ami ou ennemi de la croix : tel est le dilemme.

A) — « Les ennemis de la croix ».

— a) **Ceux qui se révoltent.** Combien qui, mis hors d'eux-mêmes par des souffrances (qu'il faut d'ailleurs voir telles qu'elles sont) écrasantes, sombrent dans la négation, abandonnent, non seulement la foi dans l'Eglise et dans le Christ, mais même la foi en Dieu. Plaignons-les et doublement : parce qu'ils souffrent et parce qu'ils souffrent mal : « comme des damnés », selon l'expression populaire qui n'est que trop juste. Une telle révolte c'est, vous ne l'ignorez pas, érigée en système philosophique. Servie par un incontestable et dangereux talent, cette douloureuse attitude est contagieuse. « La vie est absurde ! » clament ses adeptes... Quand on a commencé par éteindre la vraie lumière, il n'y a rien d'étonnant à ne plus voir clair. Et les voilà bien avancés !

Encore y a-t-il une certaine logique à tout nier. Mais que dire de ceux qui ne maintiennent Dieu dans l'existence que pour le traîner à la barre d'une petite raison présomptueuse qui ose bien lui demander des comptes ? « Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu ? Dieu n'est pas juste ! » Attitude extravagante, qui n'arrange rien et qui ne réussit qu'à blasphémer Dieu. Ne vaudrait-il pas mieux s'incliner devant une Sagesse qui en sait infiniment plus que nous, devant une Bonté qui ne demande qu'à nous aider à porter notre croix ?

— b) **Ceux qui rusent avec la souffrance.** Il en est qui consacrent toutes les ressources de leur intelligence à se faire une vie bien capitonnée, afin de s'éviter tous les heurts, toutes les secousses. Le moindre bobo les met de mauvaise humeur. Vite, un cachet ! L'hiver est rude dans leur contrée. Mais grâce à Dieu, ils ont les moyens de s'offrir une saison sur la Riviera... Ils ne donnent pas facilement leur cœur, car aimer, c'est souffrir. Mieux vaut se lover dans un nid douillet d'égoïsme, à l'abri des émotions violentes. On n'a qu'une vie !...

— c) **Ceux qui gémissent.** Péché véniel, sans doute, mais qui accuse passablement de lâcheté. Il faut que tout le monde sache qu'ils ont mal dormi ou que leur propriétaire les a regardés de travers... Personne n'a jamais souffert ce qu'ils souffrent ! Ils s'imaginent qu'en détaillant leurs tribulations à leurs amis et connaissances ils les feront passer sur leur dos. Ils mendient la pitié, comme un lénitif à leur épreuve et le seul résultat... c'est d'ajouter leur misère à celle de leurs confidents !

— d) **Ceux qui rougissent de la croix.** Si leur foi leur valait toujours l'estime, ils seraient de chauds croyants. Mais il est des milieux où le chrétien est suspecté, méprisé, moqué. Afficher sa croyance c'est renoncer à certaines faveurs administratives. Et puis, cette croyance est exigeante et ceux du dehors n'ont que mépris pour les « pratiquants » qui ne vivent pas conformément à leur foi. Tout cela expose à bien des humiliations, à bien des sacrifices. La croix, toujours la croix. Alors ils cachent cette croix qui les a marqués au baptême. Ils ne comprennent plus que le Christ a demandé à ses disciples de « prendre leur croix » pour le suivre ; que « quiconque renie le Seigneur Jésus devant les hommes, sera renié par lui devant son Père ». Que ne font-ils leur le mot si fier de S. Paul : « Je ne rougis pas de l'Evangile... »

B. — « Les amis de la croix ».

Ce sont ceux qui ont compris sa valeur rédemptrice. Non pas valeur accessoire, mais essentielle. « Sans effusion de sang, il n'est pas de Rédemption ». Toute la valeur d'un chrétien c'est d'être devenu un « homme nouveau » qui fait partie du Christ, donc partageant cette grâce qu'il tient de son Incarnation et qui a fait de sa vie terrestre un « perpétuel Gethsémani ». Pour « ressusciter avec lui », il faut « être crucifié avec lui ». Les croix, pour les vrais disciples, sont donc des grâces de choix, des signes de prédilection et de prédestination. Ainsi ont pensé tous les saints, les canonisés... et les autres qui sont légion. Que de prêtres ou de laïcs dans les camps de concentration, ont chanté leur joie d'avoir été dignes de souffrir, comme les apôtres, pour le nom de Jésus. L'abbé Fouché, l'inoubliable vicaire de Montargis, écrivait peu de temps avant de mourir : « Mon Jésus, vous avez été **chic** avec moi. » Et, à la veille de son trépas : « Jésus, si je t'aime tant c'est que je t'ai trouvé sur la croix. »

Voilà la seule attitude compatible avec la vocation du chrétien. C'est celle qui nous vaut, comme le dit encore l'Imitation, « la force de l'âme, la joie de l'esprit, la consommation de la vertu, la perfection de la sainteté ». C'est cela, enfin, qui fera de nous des **sauveurs d'âmes.**

Car on ne se sauve pas seul. Ce qui manque à la Passion du Christ, ce n'est pas seulement notre appoint, mais notre quote-part dans la rançon du monde. L'Eglise du Christ fait appel à ses fils du laïcat pour aller aux brebis perdues... Tous ne peuvent être des militants, mais tous peuvent être des intercesseurs. Qui sait si une maladie supportée avec amour, un deuil offert en union avec le Crucifié n'attireront pas plus d'âmes à Dieu que le plus courageux effort de propagande, d'ailleurs indispensable ? « Quand j'aurai été élevé, dit Jésus, j'attirerai tout à moi ». Quiconque le rejoint sur la croix exerce une mystérieuse, une très efficace attirance sur tant d'âmes qui cherchent en gémissant.

* *

C'est dur ! Oui. Mais ouvrons encore l'Imitation : « Il n'est pas selon l'homme de porter sa croix, d'aimer la croix. Si vous ne regardez que vous, vous ne pourrez rien de tout cela. Mais si vous vous confiez au Seigneur, la force vous sera donnée ». C'est la force de celui qui a vaincu le

monde et la mort, et qui nous entraînera dans son triomphe. C'est là notre réconfort, notre invincible espoir. Répétons donc ces paroles si fières et si joyeuses de l'Apôtre prisonnier, qui « surabonde de joie dans ses tribulations » : Pour nous (les amis de la croix), notre cité est dans les cieux, d'où nous attendons ardemment comme Sauveur le Seigneur Jésus-Christ, qui transformera notre corps de misère en corps semblable à son corps de gloire, avec cette puissance qui lui donne même d'assujettir l'univers!...

La Toussaint

LIII

FÊTE DE L'ÉGLISE UNIVERSELLE

Au début de l'ère chrétienne, il n'y avait guère d'autre certificat de sainteté que le martyre. Mais au cours des siècles, à l'héroïsme sanglant, toujours de saison, s'ajoutera celui qui se manifesta dans la paix sous les formes les plus diverses : héroïsme des cénobites, des évêques, des prêtres, des rois, des vierges, des veuves, des riches et des pauvres. Bref tous les âges, toutes les conditions apportèrent leur appoint à l'album où l'Eglise inscrivait ceux de ses enfants qui l'avaient grandement honorée en faisant éclater les plus hautes vertus surnaturelles. C'est tous ces saints, illustres ou anonymes, qui, après avoir mené icibas le bon combat du devoir quotidien ont reçu la couronne du vaillant soldat, ce sont tous nos ancêtres morts dans le Seigneur, que l'Eglise assemble aujourd'hui dans une fête unique, éclatante, et singulièrement réconfortante pour notre faiblesse. Nous sommes invités à les contempler, pour les suivre, dans ce magnifique tableau que l'épître de ce jour étale sous nos yeux, à la gloire et de l'**Eglise militante** et de **l'Eglise triomphante.**

I. — *1er tableau : L'Eglise militante*

1. — Avec S. Jean, contemplons-la, cette Eglise. C'est un peuple innombrable, réparti symboliquement entre les **douze tribus d'Israël.** Mais il ne s'agit pas des seuls juifs qui ont embrassé la foi de Jésus. Ces douze mille de la tribu de Juda, de Lévi, qui forment le total impressionnant de 144 mille, représentent l'ensemble de l'Israël de Dieu. Car les chiffres ont leur langage, dans l'Apocalypse 144, c'est le carré de 12, le nombre parfait, multiplié par le chiffre de l'**infinité inépuisable.**

2. — **Ces tribus symboliques, c'est l'Eglise des douze apôtres.** C'est la société des disciples de Jésus. Ils sont marqués d'un sceau divin par l'ange qui, au début de cette vision, « monte de l'Orient ». Ce sceau, c'est celui qui imprime le baptême. Il est le signe, à la fois, d'une **consécration définitive** et d'une sûre **préservation.** Ceux qui en sont marqués appartiennent à Dieu. Ils sont ses fils adoptifs et, de ce fait, « ils habitent sous la protection du Très-Haut ».

3. — Dans un monde où les menacent à toute époque **mille fléaux,** ceux qui viennent de la nature (tremblements de terre, pestes, famines, etc.) et ceux qui viennent des hommes (guerres, persécutions : cf. Luc, **XXI**, 9-12-25, 26), **l'Israël de Dieu n'a rien à craindre.** L'Ange arrête les quatre esprits qui déchaînent ces calamités, où il faut voir, soit le signe du châtiment divin, soit celui de la fin des temps. (Cf. toutes les prophéties sur « le Jour » dont Jésus s'inspire pour annoncer la fin du monde.)

Qu'est-ce à dire ? Le chrétien serait-il à l'abri et de la souffrance et de la mort ? Non. Mais il n'a rien à craindre de tout ce qui tient les humains, et surtout les pécheurs, sous le coup de la terreur. Ce qui est, pour ces pécheurs, signe de châtiment est, pour les justes, modalité de l'épreuve. Quelles que soient les calamités, et, en particulier les persécutions qui, dès le temps de l'Apôtre, se déchaînèrent contre les croyants sous le règne de Néron et qui ne cesseront de s'acharner contre eux (cf. les persécutions communistes), « Dieu est leur soutien et leur refuge » (Ps. **XC**). Toute l'Apocalypse est animée par la certitude que, dans le duel implacable qui met aux prises Jésus et Satan, l'Eglise et ses persécuteurs, c'est Jésus qui aura le dernier mot, c'est l'Eglise qui survivra.

4. — **Faisons donc nôtre la vision de S. Jean.** Non seulement nous n'avons rien à craindre mais nous avons tout à espérer. Oui, certes, nous avons à lutter. « Nul ne sera couronné, dit S. Paul, s'il n'a combattu loyalement ». Notre honneur est de faire partie de cette Eglise militante qui, à la suite du Maître et armée de sa puissance, poursuit à travers les siècles la défaite du Malin. Jésus l'a vu tomber du ciel comme la foudre (cf. Homélie du **XIXe** Dim). Mais périodiquement, il reprend l'offensive. Périodiquement donc, les fils de l'Eglise ont à lutter contre ses maléfices, à faire front devant la persécution, plus ou moins sournoise, à ne pas lui donner prise, à l'empêcher d'exploiter leurs faiblesses d'une part, le déchaînement des forces naturelles ou la méchanceté des hommes d'autre part. « Vaincre le mal par le bien », tel est le mot d'ordre de S. Paul. Faut-il ajouter que le « signe » de la Confirmation est venu se surimposer à celui du baptême, qui, opérant ce qu'il symbolise, fait de nous des athlètes, **des athlètes victorieux.**

2. — Voilà l'Eglise militante, telle que, dans la lumière de S. Jean, elle nous apparaît aujourd'hui. **Eglise une,** car elle se présente sous le symbole des douze tribus qui ne font qu'un peuple. **Eglise sainte,** puisqu'elle embrasse tous ceux qui sont consacrés à Dieu. **Eglise apostolique,** puisqu'elle est régie par les douze apôtres, se survivant dans la personne des évêques eux-mêmes réduits à l'unité par leur communion avec l'Evêque de Rome, l'authentique successeur de Pierre. **Eglise universelle** enfin, puisque en tout temps et en tout lieu, partout où l'Evangile est annoncé, partout où il y a des baptisés, c'est la même foi, c'est la même vie qui anime les soldats du Christ dans les combats qui s'engagent bien au-dessus des contestations, des rivalités, des intérêts et des ambitions terrestres qui mettent les hommes aux prises. Vos ancêtres furent de cette Eglise universelle. « Nous sommes, dit Tobie, les fils des saints ». **Vous êtes de la famille des martyrs, de la famille des croisés.** « Ce qu'ont pu faire les chrétiens d'hier, d'avant-hier, de toujours, ne le ferez-vous pas » ? (S. Augustin). Courage donc! Suivez votre chef, le Christ-Roi. Combattez à votre rang, sous le commandement de vos pasteurs légitimes. « Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous » ?... Qui nous arrachera à l'amour du Christ (qui constitue notre « esprit de corps »). La tribulation ? La détresse ? La persécution ? etc. (Rom., VIII, 31 sq.). Nos frères du temps de Néron ou de Domitien, nos frères de la Révolution française, nos frères de derrière le rideau de fer ont vaincu et continuent de vaincre. Ajoutons notre victoire à la leur. Et voyons-les dans tout l'éclat de leur triomphe.

II. — 2e *tableau : L'Eglise triomphante*

Car nous les retrouvons, dans cette seconde vision. Ce peuple immense, que S. Jean assimilait au peuple d'Israël, mais à un Israël spirituel et innombrable, nous le retrouvons devant le trône de l'Agneau, dans la Jérusalem céleste.

1. — **C'est la même unité** immense dans l'infinie variété des nations, peuples et langues. Voilà ce qu'est devenu le « petit troupeau » à qui Jésus promettait « le **Royaume** » au nom de son Père. Tous, ils portent la même **robe blanche**, symbole de la pureté due au **Rédempteur**. Tous, en effet, ils ont été blanchis « dans le sang de l'Agneau ». C'est dire que, sous une autre forme, nous retrouvons les baptisés, « qui nous ont précédés avec le signe de la foi » (Memento des morts). Dans cette foule immense, reconnaissez-vous vos proches ? Ce père, cet époux, etc., que vous pleurez, que vous appelez « vos morts », comme s'ils n'étaient pas plus vivants que vous, « vos disparus », comme s'ils n'étaient pas toujours visibles, toujours présents aux yeux de votre foi aimante.

2. — D'où viennent-ils ? interroge, dans la suite de notre texte, un des vieillards (les anges majestueux) qui sont devant l'Agneau. S. Jean répond : « Ils viennent de la grande tribulation ». C.-à-d. de cette vie terrestre, qui est un des trois états de l'Eglise. Car « la grande tribulation dure toute la vie de l'Eglise. Ceux qui en viennent, ce ne sont pas seulement les martyrs, c'est l'Eglise entière » (R. P. Allo). Ils viennent « du front ». Ils se sont bien battus. Ils ont transformé en béatitude (cf. Evangile du jour) la pauvreté, les pleurs, la persécution.

3. — Que font-ils, en ce séjour de paix et de gloire ? Ils forment un immense **cortège triomphal.** Voyez leurs palmes. C'est l'insigne des vainqueurs, « palmes » qui barrent le ruban des braves. Ils poursuivent leur prière d'ici-bas qui était **déjà un hymne d'adoration et d'action de grâces.** Ils le poursuivent en écho de notre prière. Sur terre et dans les cieux (ajoutons au Purgatoire), c'est **le même peuple**, c'est **la même Eglise universelle,** qui poursuit sa liturgie éternelle et rapporte à son Dieu, dans le Christ, le merci qui lui est dû, pour nous avoir créés si grands et sauvés avec tant de magnificence, en dépit de cette « grande tribulation » qui nous associe aux souffrances rédemptrices.

Mais là-haut, c'est fini de pleurer (cf. Apoc., XXI, 2-5) de souffrir, de mourir. L'Agneau est « leur berger (Apoc., XVII) et les conduit aux sources des eaux vives ». Autrement dit, les voilà qui partagent la vie même de leur Dieu, sa gloire éternelle, son parfait bonheur. Ils ne regrettent pas d'avoir cru en lui et combattu pour lui. Et le dernier mot est celui de l'éternel hosanna, qui prolonge indéfiniment l'Eucharistie de la Messe terrestre. C'est l'hymne parfait (doxologie à sept termes, sept signifiant la plénitude absolue) Amen. « Louange, sagesse, gloire, action de grâces, honneur, puissance et force dans les éternités d'éternités ! »

* *

Voilà, n'est-il pas vrai ? un magnifique tableau. Comme il convient bien à cette fête, où nous nous sentons si proches de l'Eglise triomphante ! Nous en ferons partie. Déjà, nous ne faisons qu'un avec elle. Nous servons le même Dieu. Dès ici-bas nous avons part à sa vie. Et, dans la lutte où nous sommes engagés, **c'est tout le ciel qui soutient nos efforts.** Vraiment, nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre. **Déjà nous sommes sauvés.** Déjà la victoire est à nous. Patience ! Le jour n'est pas loin où nous rejoindrons les rangs de l'Eglise triomphante, pour chanter un bonheur que nous aurons bien gagné, mais qui reste un don gracieux de Celui qui règne et nous fera régner avec lui dans les siècles des siècles.

COMMEMORAISON DES DEFUNTS

(2 novembre)

DE PROFUNDIS

Les prières liturgiques de l'Eglise pour nos chers défunts débutent par la levée du corps. Déjà elle a invité les fidèles, par le son du glas, à prier pour l'âme de leur frère de la grande famille paroissiale que Dieu vient de rappeler à lui. Mais c'est par la levée du corps qu'elle commence de conduire elle-même la prière de tous pour cet enfant qui vient de la quitter.

Et la prière dominante qu'elle fait pour les défunts c'est, le plus souvent, le *De Profundis.* Entre tous les psaumes, il est en effet, la prière bien choisie : la *supplication* appuyée sur la *confiance.*

Il sera bon de méditer ensemble ce psaume, en ce jour des morts, pour mettre encore dans les prières que nous allons faire pour eux aujourd'hui et pendant ce mois de novembre, davantage de cette ferveur de supplication et de cette fermeté d'espérance.

I. — *Prière de l'âme*

« *De Profundis :* du fond de l'abîme ». Telle est bien la situation de l'âme au purgatoire. Elle est pareille aux victimes d'un accident ; murées dans les mines, tombées dans un précipice ou dans un puits, que la profondeur ou les parois abruptes empêchent de remonter à la surface, elles n'ont d'espoir que dans le secours de l'extérieur.

Elles ont quitté le temps et sont entrées dans l'éternité où personne ne peut plus ni mériter le ciel, ni satisfaire à la justice divine. C'est pour elles, en toute vérité, la grande nuit où personne ne travaille plus, *venit nox quando nemo potest operari.* Leur sort est maintenant de subir les expiations qu'elles ont négligé de faire sur la terre... A moins que des âmes charitables ne s'entremettent, implorent, et se sacrifient pour elles. Et nous voulons être de celles-ci, nous autres leurs parents, leurs amis, leurs obligés. Et c'est pourquoi en leur nom et place, nous disons : *De Profundis, clamavi ad te Domine...*

Et cette prière que nous lançons vers Dieu, c'est comme un S. O. S. multiplié pour qu'il soit entendu. Si Dieu ne se penche vers nous, c'est inévitablement l'expiation jusqu'au bout. Aussi répétons-nous notre appel : « Du fond des abîmes *je crie* vers vous, Seigneur, *Seigneur exaucez ma voix ;* que *vos oreilles soient attentives* à la voix de ma supplication... » Il ne me suffit pas de crier. Il faut

que je reprenne ces cris jusqu'à ce que je sois entendu.

Il est vrai, l'âme pour laquelle je prie est pécheresse : c'est pour cela qu'elle est dans le purgatoire pour achever d'expier ses péchés et pour achever de purifier ses fautes. Et comme arguait l'aveugle miraculé contre l'incrédulité des ennemis de Jésus : nous savons que Dieu n'exauce pas les pécheurs (Jo., IX, 31). Pourtant s'il ne tient compte que de nos iniquités, s'il ne veut ni oublier ni pardonner, s'il traite toujours en toute rigueur de justicier, alors qui pourra tenir devant un tel juge, puisque nous sommes tous pécheurs : « Mère de Dieu et notre Mère : priez pour nous pauvres pécheurs... » ?

Non. Malgré les péchés de ceux qui nous ont quittés, quelle qu'ait été leur vie, quelles que soient nos craintes, nous devons avoir confiance. Ou alors il faudrait qu'il rejette tout le monde de sa face. N'est-il pas écrit qu'il découvre des taches jusque dans ses anges ?

Nous le supplions en dépit des fautes de nos défunts parce que nous savons que chez lui la miséricorde tempère la justice. Nous le lui rappelons : « *quia apud te propitiatio est :* auprès de vous est la miséricorde. » Le Seigneur est infini en pardon, comme il est infini en justice.

Ses prophètes n'ont cessé de faire appel à sa miséricorde sans bornes : « Seigneur Dieu, *miserator et misericors,* pitoyable et miséricordieux » (Ps. LXXXV, 15) ; *multum misericors,* très miséricordieux (Ps. CII, 8 ; CXIV, 8). Lui-même a déclaré qu'il était la pitié : *misericors sum* (Exod., XXII, 27). Et Jésus venu nous instruire, et tout spécialement nous enseigner à pardonner, ne nous a pas présenté de plus parfait modèle de pardon que la miséricorde de son Père : « Soyez donc miséricordieux comme l'est votre Père du ciel » (Luc, VI, 36).

Aussi bien cette miséricorde est inscrite dans la loi : « à cause de votre loi, j'ai espéré en vous, Seigneur, *et propter legem tuam sustinui te Domine.* » Ainsi parlaient déjà les prophètes parce que cette Loi contenait pourtant de nombreuses promesses de salut. Alors, nous qui avons vu se réaliser ces promesses par l'Incarnation et la Rédemption, comment pourrions-nous ne pas avoir confiance en ce pardon et en cette con-donation du Père du ciel ? Pourrions-nous oublier ses paroles, ses actes de miséricorde ? Un mot résume tout : « c'est la miséricorde que je veux et non le sacrifice ». Et nous l'entendons qui dit du haut de la croix au larron pénitent : « Aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis. »

Ainsi il a suffi à cet homme que la société elle-même supprimait, de se tourner *in extremis* vers Jésus et de lui dire : « Souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume », pour recevoir l'assurance que, le jour même, il serait avec Jésus dans le paradis. Alors, au nom de ceux qui nous sont chers, pourquoi ne pas lancer vers lui le même cri de détresse : *De profundis clamavi ad te Domine ?* Oui, je supplie d'avoir pitié de ces chères âmes et j'ai confiance que ma supplication sera exaucée : *sustinui te Domine.*

II. — *Miséricorde de Dieu*

Après avoir lancé vers Dieu cet appel au secours, confiante en sa miséricorde et en ses promesses, notre âme a fini sa prière. Elle se laisse aller à cette pensée, qui l'envahit, de la miséricorde du bon Dieu. Commencé par une supplication, le *De Profundis* se continue et s'achève par une méditation, une certitude de plus en plus grande de la miséricorde de Dieu.

Notre âme avait dit : « *quis sustinebit ?* qui pourra se tenir devant vous ? » et voici qu'elle répète : *sustinui te, sustinuit anima mea,* j'ai attendu, mon âme a attendu. Elle déclare d'abord qu'elle a espéré, *speravit,* pour affirmer immédiatement qu'elle continuera d'espérer, *speret.* Elle dit sa foi en la miséricorde de Dieu, *apud eum redemptio,* pour ajouter sa certitude que cette miséricorde se fera, *redimet.* C'est une confiance qui ne connaît ni interruption ni fléchissement. Elle va de l'aube à la nuit, *a custodia matutina usque ad noctem.* Tout le jour elle tient l'âme en éveil.

Bien plus, selon le texte original du psaume, c'est une certitude pareille à celle qu'on a du lever du soleil. Comme les veilleurs de nuit, chargés de garder les cités orientales, attendent à n'en pas douter, le lever du jour qui les relèvera de leur faction, ainsi mon âme — l'âme prisonnière du purgatoire, puisque je prie en son nom, — ainsi mon âme compte en toute certitude sur la pitié de Dieu.

Sur une pitié de Dieu surabondante, *copiosa apud eum redemptio.* Sur la terre il a pardonné nos fautes ; il a pardonné jusqu'à septante fois sept fois, c.-à-d. toujours. Maintenant, dans le purgatoire, il passera aussi l'éponge sur les châtiments que ces péchés ont attirés sur les âmes qui ont négligé de faire pénitence avant leur entrée dans l'éternité.

Que notre âme ne s'attriste donc pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance, au souvenir de ses défunts. Après avoir prié avec confiance, qu'elle se tienne pour assurée de l'intervention de Dieu : « Il rachètera lui-même Israël de toutes ses iniquités ».

Nos prières pour nos défunts doivent être faites et doivent nous laisser dans un sentiment de grande confiance en la miséricorde de Dieu.

Aussi bien, c'est de toutes les conditions de la prière, celle sur laquelle N.-S. insiste peut-être davantage. Rappelez-vous la parabole du lis des champs et des oiseaux du ciel ; rappelez-vous l'exigence primordiale du divin thaumaturge à tous ceux qui viennent lui demander leur guérison : croyez-vous que je puisse vous guérir ? Rappelez-vous son insistance à affirmer l'efficacité de la prière : « demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et il vous sera ou-

vert ». Il semblerait que tant d'invitations à la confiance pourraient être superflues, puisque Dieu est le bon Dieu et notre Père du ciel.

En tout cas cette recommandation est particulièrement utile ici quand il s'agit de nos morts.

Utile pour eux. Car nous savons qu'il n'y a plus que cette miséricorde qui puisse jouer maintenant en leur faveur ; c'est le seul recours ; d'aucun autre côté ne peut venir le salut. Si ce sont en définitive des âmes saintes, dans l'amour de Dieu et assurées de leur ciel, pourtant elles ne sont plus dans les conditions voulues pour mériter personnellement une atténuation ou une diminution de leurs peines.

Utile pour nous. Trop facilement nous mesurons la miséricorde de Dieu à nos dimensions humaines. Nous désespérons du sort des nôtres au souvenir de leur vie, de leur oubli de Dieu, de toutes les misères et chutes de notre humaine nature. Nous avons grand besoin de nous redire le *Si iniquitates* du psalmiste : « Seigneur, si vous tenez de nos péchés un compte rigoureux, qui donc pourra échapper à votre justice ?... »

Ce verset du psaume de nos morts en est si bien la note dominante qu'il sert d'antienne au *De Profundis*, à la levée du corps. L'Eglise le répète donc par trois fois devant la dépouille de son enfant sur lequel on lui demande de prier une dernière fois. N'est-ce pas le signe qu'en effet, en toute confiance en dépit de toutes nos craintes, il faut nous en remettre pour nos défunts à l'infinie miséricorde de Dieu.

* *

Le *De Profundis* n'est pas le psaume exclusif des défunts. On le rencontre ailleurs encore dans les prières ou dans la liturgie de l'Eglise. Il est le sixième des sept psaumes de la pénitence et on l'entend aussi dans les derniers dimanches de la Pentecôte.

Il n'empêche qu'il est indissolublement lié pour nous, et depuis notre plus tendre enfance, à la pensée de nos défunts. Aimons donc de le redire pour nos défunts. Même si nous ne comprenons pas le texte latin, il est, par tradition, assez chargé d'émotion pour nous établir dans le recueillement et la ferveur de la prière. Ce qui compte dans la prière, c'est moins l'attention au sens matériel des paroles que l'union du cœur à Dieu.

Surtout, profitons de la leçon que renferme le choix de cette prière par l'Eglise. Elle est appel répété et foi inébranlable à la miséricorde de Dieu. Aussi quelle que soit la formule dont nous faisons usage en recommandant à Dieu l'âme de nos défunts, ce qui importe surtout, c'est que nous nous adressions à lui, le Père des miséricordes, dans les sentiments d'une même confiance en sa clémence.

CAUSERIES DE PEDAGOGIE CATECHISTIQUE

XXII

INTELLIGENCE ET OCCUPATIONS MANUELLES

(suite)

5° FABRICATION de crèches, d'autels, d'églises. etc. dans les trois dimensions, en utilisant du bristol, de la paille, des brindilles, de la mousse, etc.

6° DECORATION et encadrement d'une image que l'enfant a découpée, coloriée, collée, et ornée de sentences évangéliques. Décoration de la salle de catéchisme par travaux d'équipe : frises avec des paroles de Jésus, vitrauphanie (c.-à-d. confection de simili-vitraux avec du papier cristal de couleur) représentant des scènes religieuses ou des symboles.

7° MODELAGE en terre ou en pâte, dont nous allons reparler.

* *

Tels sont les principaux emplois manuels au catéchisme.

Bien dosés, ils ont l'avantage d'aider l'intelligence de l'enfant à concrétiser les vérités abstraites qu'on lui enseigne. De plus, remarque Mlle Derkenne, ces occupations, assez semblables à celles des milieux scolaires, apprennent à nos élèves qu'on peut sanctifier le travail manuel, et que l'école et le catéchisme ne sont pas complètement hétérogènes. Enfin, remarque-t-elle encore, ces travaux attirent l'attention des parents et leur donnent l'occasion de fructueux contacts avec les catéchistes au cours des expositions périodiques.

Il faut noter que deux sortes de ces activités peuvent être avantageusement proposées **aux grands** travaillant par équipes :

1° La confection de **plans et de cartes.** Vous voulez, par exemple, faire connaître aux élèves le plan de Jérusalem. Sur une grande feuille de papier bristol vous tracez les principales artères de la ville et l'emplacement de quelques monuments. Les enfants se distribuent le travail : les uns complètent le tracé des rues, d'autres l'emplacement des monuments, d'autres dessinent et découpent sur des feuilles séparées des silhouettes de palais, des indications topographiques, etc. et les collent à l'endroit convenable. Tout cela se fait en surface plane, ce qui permet un travail rapide (d'une heure et demie ou deux heures), qui n'en passionne pas moins les élèves.

2° Le **modelage.** Supposons la fabrication d'une carte de Palestine en relief : c'est un procédé très utile pour aider les enfants à réaliser l'existence du milieu géographique de Jésus. Si vous avez beaucoup d'élèves, vous pouvez les diviser en trois groupes, avec chacun une partie de la Palestine à faire. Il faudra tenir compte approximativement de l'altitude, modeler les reliefs, creuser les torrents, les fleuves, les lacs, la Mer Morte. Pour exprimer ceux-ci, on pourra utiliser soit de l'eau, soit du papier bleu. Les villages seront représentés par des assemblages de cubes en plâtre de Paris[2]. Si vous ajoutez à ce travail l'attrait de la couleur, ce sera un triomphe.

Tout cela exigera du temps : une seule occupation de ce genre est bien suffisante pour un trimestre. Et même, pour que le travail des mains ne restreigne pas excessivement l'enseignement et la formation proprement catéchistiques, il serait

[2] Pour le travail du plâtre, voir : *Le Plâtre*, par Pierre Belvès, chez Flammarion (Manuels du Père Castor).

bon d'inviter les enfants à y consacrer de préférence leurs heures libres de l'après-midi du jeudi. Cela les captivera tellement qu'ils ne refuseront sûrement pas [3].

Conclusion

Il n'est pas besoin d'encourager les enfants à s'intéresser à tout cet ensemble d'activités : ils s'y intéressent spontanément. Ce qui est plus difficile, c'est d'obtenir **qu'ils n'en fassent pas un but, mais seulement un moyen,** un moyen pour mieux connaître et mieux aimer Dieu.

Cette difficulté se rencontre aussi dans l'enseignement profane qui a de hautes ambitions, tel que la Méthode Montessori. Ainsi que le dit Mme Lubienska de Lenval :

« Lorsque la montessorienne fait marcher les enfants sur la ligne, lorsqu'elle leur montre l'emploi de tel matériel, on insiste sur tel geste, il faut qu'elle ait toujours *présent à l'esprit le but qu'elle poursuit.* Sans cela, « les enfants tournent en rond, comme des forçats dans une cour de prison », ainsi que me le disait un jour la Doctoresse, et l'emploi du matériel dégénère en ritualisme.

...Le but de la montessorienne est de *favoriser le développement de la personnalité en aiguillant l'effort* » [4].

Si des éducateurs profanes se soumettent à de telles exigences, quels ne doivent pas être les efforts des catéchistes pour rappeler sans cesse aux enfants leur sublime vocation !

XXIII

LE DESSIN

Certains catéchistes peuvent penser à première vue que le dessin, comparé à l'enseignement doctrinal, est un simple amusement et une perte de temps. C'est une erreur. Au contraire, « j'ai fait l'expérience que j'avais perdu du temps, moi, catéchiste, parce que j'avais songé trop tard à avoir recours à ce procédé avec des enfants qui n'étaient pas intellectuellement doués et que je n'arrivais pas à intéresser d'autre façon » [1].

De son côté Mme Dannez cite un exemple frappant [2]. Au cours d'une colonie de vacances elle avait fait faire des dessins religieux à des enfants de milieux déchristianisés. Quelle n'a pas été sa surprise aux vacances suivantes en constatant qu'ils avaient vécu toute l'année sur ce fonds, en perfectionnant à la maison ce qu'ils avaient appris à la colonie !

Et tous les catéchistes actuels attribuent une grande importance à ce procédé. Nous allons en chercher les raisons, en énumérer les conditions et la technique, et suggérer quelques thèmes.

I. — *Rôle du dessin au catéchisme*

Le dessin n'aurait-il pour fonction que de donner de l'attrait à des séances austères, ce serait un avantage appréciable : ce qu'on apprend dans une atmosphère de joie pénètre plus profondément et se retient plus facilement. Mais il a des avantages plus importants.

1. — **Il forme l'intelligence.** Pour dessiner, il faut d'abord voir les objets, comprendre l'action à exprimer. Et, pendant ce travail, l'esprit de l'enfant est actif :

« Un enfant qui essaye d'exprimer par le dessin ce qu'il vient d'entendre, ce n'est pas un enfant qui bricole, c'est un enfant qui médite » [3].

C'est donc un moyen de lui faire assimiler vitalement la vérité. Et plus il l'approfondit, mieux il l'exprime :

« Si nous voulons que l'enfant progresse dans ses dessins de catéchisme, la bonne pédagogie n'est pas de corriger les mouvements de son crayon, mais d'intensifier la source de ses mouvements, de lui faire penser davantage son sujet » [4].

2. — **Il forme la mémoire.** L'enfant, pour bien dessiner, fait un gros effort pour se rappeler ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu raconter. Ce travail est bien plus profitable que la mémorisation d'une formule plus ou moins bien comprise.

3. — **Il forme l'imagination.** Pour dessiner, il ne suffit pas d'avoir des idées abstraites : il faut les concrétiser dans des détails pittoresques qui exigent le concours de l'imagination autant que celui de l'intelligence et de la mémoire.

4. — **Il favorise l'émotion religieuse.** Le dessin est un art : il fait vibrer la sensibilité. Ici, c'est surtout la sensibilité religieuse :

« Pendant que l'enfant dessine, sa pensée religieuse se nourrit à l'intérieur — un peu comme l'oraison d'un contemplatif se nourrit de la « composition des lieux » [5].

5. — **Il constitue une forme d'expression privilégiée :**

« Le dessin est le premier mode d'expression du petit enfant. Il n'a pas encore débrouillé ses idées qu'il a des images plein la tête » [6].

Aussi peut-on assurer qu'il est plus facile de connaître sa pensée réelle par ses dessins que par ses paroles [7]. Et par suite le catéchiste pourra plus sûrement vérifier la valeur de son propre enseignement. Il remarquera, par exemple, qu'il a donné trop d'importance à des détails secondaires, qu'il a employé des mots inconnus des enfants, etc.

6. — Il permet « de **redonner vie** à telles scènes de l'Evangile dont l'enfant a déjà vu beaucoup de représentations et qui, à cause de cela, risquent de s'être figées dans son esprit » [8].

II. — *Conditions*

Il y a six conditions principales. Trois **concernent directement l'enfant :**

1. — Que le travail manuel n'absorbe pas toute son attention, mais ne soit qu'un **moyen d'épanouissement surnaturel** de ses facultés. Il ne s'agit pas au catéchisme de donner des leçons de dessin, mais d'instruire l'enfant et de l'orienter vers Dieu.

[3] Rattachons à cette causerie un procédé actif et facile, volontiers employé par les catéchistes : *la leçon de choses :* « Chaque leçon de choses comporte une démarche : aller à l'église, à la sacristie... ; des gestes : prendre de l'eau bénite, se signer... ; des explications sur place et des interrogations ; un exercice ou un travail récapitulatif ; une prière pour passer de la chose matérielle à son utilisation spirituelle » (Marie Fargues, *Catéchisme pour notre temps*, I, p. 216).

[4] La méthode Montessori, p. 84.

[1] Chan. Boyer, *Du catéchisme vivant au catéchisme vécu*, p. 18.

[2] *Comment faire jaillir la vie*, p. 72.

[3] G. Parot, *Documentation catéchistique*, n° 5 (avril 1949), p. 25.

[4] Marie Fargues, *Catéchisme pour notre temps*, p. 161.

[5] *Ib.*, p. 162.

[6] Marie Fargues, *Les méthodes actives dans l'enseignement religieux*, p. 116.

[7] Cf. *Vérité et Vie*, série 2, n° 12.

[8] *Catéchistes d'aujourd'hui*, n° 5, p. 9.